

PAGE 2 : LE TEXTE DU MESSAGE DU PRÉSIDENT WILSON

EXCELSIOR

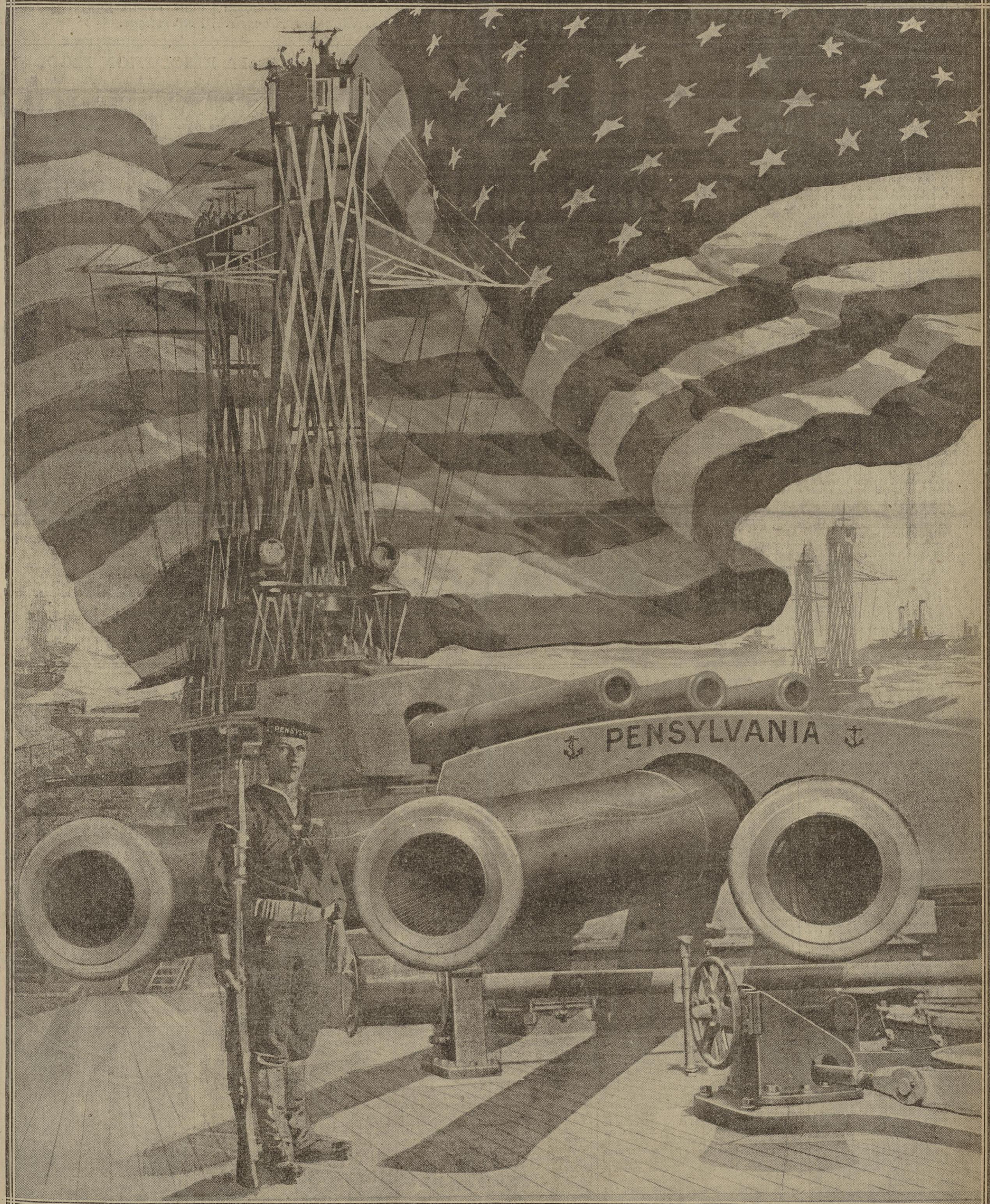
Huitième année. — N° 2,332. — 10 centimes.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON

Mercredi
4
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, 1^{er} des Italiens. — Tél. : Cent. 80.88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Hurrah !... Les Etats-Unis sont entrés dans la guerre



CE QUE REPRÉSENTE POUR L'ENTENTE L'INTERVENTION AMÉRICAINE

Les Etats-Unis apportent aux Alliés, outre l'appoint de la troisième marine du monde et des contingents que peut fournir une population de cent millions d'habitants, les ressources d'un crédit appuyé sur une réserve d'or supérieure à celle de tous les autres pays du globe réunis.

LES ÉTATS-UNIS IRONT, EUX AUSSI, JUSQU'AU BOUT

M. Wilson établit les principes de la paix du monde

La guerre sous-marine de l'Allemagne est une guerre contre l'humanité: la conduite du gouvernement impérial n'est en fait rien moins que des hostilités ouvertes contre les Etats-Unis.

Le Congrès doit accepter formellement l'état de belligérant qui a été imposé aux Etats-Unis et employer toutes les ressources du pays pour terminer la guerre victorieusement. Cela implique :

L'organisation de toutes les forces nationales pour la production du matériel de guerre — l'immédiat et complet équipement de la flotte pour la chasse aux sous-marins — la levée d'au moins 500.000 hommes d'effectifs nouveaux s'ajoutant aux forces militaires prévues pour l'état de guerre — les crédits proportionnels.

La paix ne peut être sauvegardée que par une association des nations démocratiques. On ne pourrait avoir confiance, pour la maintenir, dans aucun gouvernement autoritaire.

LA NOUVELLE ALLIANCE

Le président Wilson a déclaré au Congrès que les Etats-Unis devaient entrer en guerre avec l'Allemagne parce que la neutralité armée ne suffisait pas. Il a exposé les raisons irrésistibles qui rendaient cette décision nécessaire. M. Flood, président du comité des Affaires étrangères de la Chambre des représentants, tenait tout prêt un projet de résolution conforme aux conclusions du message. Il était certain d'avance que la motion Flood serait votée à une majorité énorme. Ainsi, l'Allemagne compte un adversaire de plus. Et quel adversaire ! C'est un des plus prodigieux réservoirs de richesses, une des plus complètes organisations industrielles du monde qui se met en ligne.

Au point de vue politique et moral, le message du président Wilson porte un coup redoutable à l'empire allemand. Dénoncé comme une force nuisible au genre humain tout entier, le voilà définitivement coupé de contacts avec le reste de la terre. Il est hors la loi. La guerre que l'Amérique lui déclare est une guerre de principes, et quel que soit l'orgueil des Hohenzollern, Guillaume II, rendu responsable dans sa personne et dans son système de gouvernement, ne pourra s'empêcher de sentir s'accroître le malaise que la révolution russe lui avait déjà causé.

Le langage et l'attitude du président font de lui, dans son pays, l'égal de Lincoln. Mais M. Wilson sera encore plus grand au regard de l'histoire, car il a introduit les Etats-Unis dans la politique universelle.

On pourrait concevoir, à l'extrême rigueur, que les dirigeants de l'empire allemand se sentissent peu touchés par de pures déclarations de principes. Mais l'époque où M. Wilson parla un langage idéaliste dépourvu de sanctions est passée. Ou, plutôt, cette période a été une période transitoire qui l'a conduit à son point de vue positif d'aujourd'hui. La phrase capitale du Message est celle, en effet, qui affirme que le but pour les Etats-Unis doit être d'« amener l'Allemagne à composition et de terminer la guerre ».

C'est pourquoi on peut être assuré, par l'énergie même des termes dont s'est servi le président, qu'il ne s'agit nullement dans sa pensée de faire une guerre défensive, une guerre expectante et stagnante. La participation américaine est et sera effective.

La question, la seule question est donc aujourd'hui de savoir comment la participation américaine aura son maximum d'utilité. M. Wilson a déjà donné à ce sujet des indications précises. C'est avec son esprit pratique, cet esprit que les Américains apportent dans toutes les affaires sérieuses de la vie, que les Etats-Unis régleront les problèmes de leur coopération avec les Alliés.

D'ores et déjà, on peut considérer que leur concours pourra, sur mer, être immédiat et d'une efficacité capitale. C'est là la guerre sous-marine illimitée qui les fait entrer dans le conflit; c'est à la guerre sous-marine d'abord qu'ils appliqueront leur effort. En organisant la chasse aux sous-marins, en assurant l'expédition régulière et sûre de munitions et d'approvisionnements en Europe, les Etats-Unis peuvent, en très peu de temps, rendre nuls les effets du blocus allemand.

L'Amérique est disposée à faire plus encore. Son concours financier, dont la forme seule reste à déterminer, est assuré à la France. Quant au concours militaire, le président Wilson a, sur ce point, les idées les plus nettes et les plus sages. Il annonce la formation d'une armée de cinq cent mille hommes qui, de toute évidence, ne pourront pas être sur le front du jour au lendemain. Mais, pour l'avenir, c'est une réserve, c'est un renfort avec lequel l'Allemagne devra compter : les calculs qu'elle avait pu fonder sur l'épuisement de ses adversaires européens sont ainsi détruits, et l'on peut dire que toutes les issues sont aujourd'hui fermées à l'empire allemand.

Jacques BAINVILLE.



Le Président Woodrow Wilson

(D'après un dessin de Vasquez Diaz.)

LA RÉSOLUTION FLOOD

Nous avons dit hier que M. Wilson avait prié les Chambres de hâter les formalités de leur installation pour qu'il pût donner lecture de son message le soir même.

C'est à 3 heures 45 que M. Wilson, frénétiquement acclamé au passage par la foule massée au dehors du Capitole, et ovationné à son entrée par les membres du Congrès, pénétra en séance et prit la parole.

Il lut son message d'une voix assurée et nette ; à de nombreuses reprises, il dut s'interrompre pour laisser aux applaudissements le temps de se calmer.

Ce fut au milieu d'un véritable enthousiasme que le président, sa lecture terminée, descendit de la tribune et quitta le Congrès. Aussitôt après le départ de M. Wilson, lecture fut donnée au Congrès de la proposition de résolution déposée par M. Flood, président de la commission des Affaires extérieures, résolution dont le vote consacrerait la ratification sans réserve du message de M. Wilson.

Voici le texte :

« Attendu que les derniers procédés du gouvernement impérial allemand impliquent, en fait, la guerre contre le gouvernement et le peuple des Etats-Unis,

» Il est résolu que l'état de guerre entre les Etats-Unis et le gouvernement allemand, état imposé à la première de ces puissances, est, par les présentes, formellement proclamé,

» Et que, par les présentes, le président est autorisé à prendre immédiatement les mesures nécessaires, non seulement pour mettre le pays en complet état de défense, mais encore pour assurer l'utilisation de toutes ses ressources dans la guerre contre le gouvernement allemand, de façon à terminer le conflit avec succès. »

Cette proposition a été renvoyée sans débat à la commission.

Le Congrès a levé sa séance et s'est adjourné au lendemain matin 10 heures.

On avait l'impression qu'à l'ouverture de la nouvelle séance, les propositions de M. Wilson seraient votées à une énorme majorité.

La nouvelle du torpillage de l'Astec par un sous-marin allemand, arrivée pendant la séance, a produit la plus vive émotion.

Jusqu'au dernier moment, les quelques pacifistes qui restent ont tenté de créer une agitation contre la guerre. C'est ainsi qu'un petit nombre d'entre eux s'est rendu à Washington, avec l'intention d'entreprendre chaque membre des deux Chambres individuellement, afin de les influencer contre la guerre.

Une délégation de Massachusetts s'est ainsi présentée au sénateur Lodge, au moment où celui-ci pénétrait dans une salle de commission, quelques minutes avant la réunion du Congrès ; ces délégués lui ont demandé son appui en faveur des idées pacifistes.

M. Lodge, qui est sénateur républicain du Massachusetts, a répondu :

— Si le président veut déclarer la guerre, je voterai pour la guerre.

Un des délégués s'est alors écrié :

— C'est une lâcheté !

A quoi M. Lodge a riposté par ces mots :

— La dégénérescence nationale est pire qu'une lâcheté.

— Vous êtes un couard ! a clamé un pacifiste nommé Brammwart.

— Vous êtes un menteur, a riposté M. Lodge.

A ces mots, Brammwart, oubliant tous les principes du pacifisme, a frappé M. Lodge, qui est un vieillard de soixante-sept ans. Mais M. Lodge est encore plein de vigueur et il a envoyé rouler son robuste adversaire sur les dalles de la galerie.

LE TEXTE DU MESSAGE

Messieurs les membres du Congrès,
J'ai convoqué le Congrès en session extraordinaire, car il y a des décisions politiques graves, très graves, à prendre, et j'ai à assumer la responsabilité de les prendre.

Le 3 février dernier, je vous ai exposé officiellement l'extraordinaire déclaration du gouvernement impérial allemand établissant que, à dater du 1^{er} février, il avait l'intention de mépriser toutes considérations de légalité ou d'humanité et de se servir de ses sous-marins pour couler tout navire qui tenterait de s'approcher, soit des ports de l'Angleterre ou de l'Irlande, soit des côtes occidentales de l'Europe, soit des ports contrôlés par des ennemis de l'Allemagne dans la Méditerranée. Tel avait déjà été le but de la guerre sous-marine de l'Allemagne aux premiers temps de la guerre : mais, depuis le mois d'avril de l'année dernière, le gouvernement impérial avait imposé quelques restrictions aux commandants de sa flotte de sous-marins, conformément aux promesses qui nous avaient été faites que les paquebots transportant des passagers ne seraient pas coulés et qu'un avertissement formel serait donné à tous les autres navires lorsque ceux-ci n'opposeraient pas de résistance et ne chercheraient pas à s'échapper ; que, de plus, on laisserait pour le moins aux équipages

la chance de sauver leur existence en se servant de leurs canots.

Les précautions prises furent bien faibles, comme de bien tristes exemples le prouvent, survenus au cours d'agissements cruels et inhumains. Toutefois, certaines restrictions étaient observées.

La nouvelle politique adoptée les a toutes supprimées. Tous les navires, quelles que fussent leur nature, leur cargaison, leur destination, ont été envoyés au fond sans pitié, sans avoir reçu aucun avertissement et sans le moindre sentiment d'aide ou de pitié pour ceux qui se trouvaient à bord de ces vaisseaux, qu'ils fussent des neutres amis ou des belligérants.

Tous les navires-hôpitaux eux-mêmes et les navires portant des secours aux populations qui éprouvent de la Belgique (et bien que ces derniers eussent reçu des sauf-conduits du gouvernement allemand lui-même pour traverser les eaux interdites et portassent des marques d'identité qui permettaient de les reconnaître sans aucune possibilité d'erreur) ont été coulés avec la même absence de pitié ou de respect des principes.

Pendant quelque temps, je crus impossible que de pareils actes fussent accompagnés par aucun gouvernement s'étant jusqu'à conformé aux coutumes en usage dans les nations civilisées. Les lois internationales ont eu leur origine dans les efforts faits pour créer une règle qui fut observée et respectée sur les mers, sur lesquelles aucune nation n'a le droit de domination et qui constituent les routes ouvertes du monde. Ces lois ont été édifiées peu à peu et avec peine. Après avoir fait tout ce qu'on pouvait, les résultats ont encore été modestes, mais tout ce qui a été accompli a toujours été avec le sentiment bien net de ce que le cœur et la conscience de l'humanité réclamaient. Ce minimum de droits a été délibérément rejeté par le gouvernement allemand, alléguant la nécessité de représailles et l'obligation de servir de ces armes, n'en ayant point sur mer d'autres à sa disposition.

Or, il est impossible de les employer sans jeter au vent tous les scrupules d'humanité ou de respect qui sont considérés comme la base des relations dans le monde.

Je ne pense pas, en ce moment, aux pertes matérielles qui sont immenses, mais seulement à la destruction totale et voulue de vies de non-combattants, hommes, femmes ou enfants, se livrant à des occupations qui, même dans les plus sombres périodes de l'histoire moderne, avaient toujours été jugées légitimes. Les biens perdus peuvent nous être payés, mais non pas les existences d'êtres pacifiques et sans défense. La

guerre sous-marine de l'Allemagne contre le commerce est une guerre contre toutes les nations. Des navires américains ont été coulés, des vies américaines ont été perdues dans des circonstances qui nous ont visiblement émus, mais d'autres navires et d'autres citoyens de nations neutres et amies ont été coulés et précipités dans les flots de la même façon. Il n'y a eu aucune distinction et le défi a été lancé à toute l'humanité.

L'Allemagne a annoncé que les détachements embarqués sur les navires pour les protéger sont exposés à être traînés en pâture. En présence de telles prétentions, la neutralité armée serait pire qu'inutile. Nous ne pouvons choisir la voie de la soumission et permettre que nos droits nationaux les plus sacrés soient violés.

Obéissant sans hésitation à ce que je considère comme mon devoir constitutionnel, je conseille au Congrès de considérer l'action récente du gouvernement impérial contre le peuple des Etats-Unis, d'accepter formellement l'état de guerre qui lui a été imposé et de prendre les mesures immédiates non seulement pour mettre le pays en état de défense complet, mais aussi pour obliger l'Allemagne, en employant toutes nos ressources, à accepter de terminer la guerre à nos conditions.

L'état de guerre entraînerait notre collaboration étroite avec les autres gouvernements en guerre contre l'Allemagne, par le concours d'appuis financiers très étendus, et aussi par l'organisation et la mobilisation de toutes les ressources matérielles du pays, afin de fournir du matériel de guerre et de servir les autres besoins des nations de la façon la plus abondante et la plus efficace possible, en même temps que l'neutralité n'est plus longtemps possible ni même désirable quand la paix du monde entier et la liberté de ces peuples se trouvent en jeu, et que la menace de cette paix et de cette liberté vient de l'existence de gouvernements autoritaires appuyés par la force, qui imposent leur volonté sans tenir compte de la volonté des peuples.

Nous sommes au commencement d'un âge où les gouvernements doivent, tout comme les individus, être rendus responsables de leurs actes.

Nous n'avions aucune querelle avec le peuple allemand. Nous éprouvions pour lui de la sympathie et de l'amitié. Ce ne fut pas d'ailleurs sous son impulsion, ni même avec son approbation, que le gouvernement allemand a déclaré la guerre. Cette guerre allemande a été décidée comme les vieilles querelles d'autrefois, alors que les peuples n'étaient jamais consultés et que la lutte avait lieu dans l'intérêt de la dynastie ou d'un petit groupe d'ambitieux.

Une nation libre de sa destinée ne remplit pas les Etats voisins de ses espions et n'entreprend pas des intrigues pour placer un quelconque de ces Etats en position critique et se procurer ainsi une occasion de conquête. De tels desseins peuvent seulement être effectués, lorsque personne dans l'Etat n'a le droit de poser une question, mais ils sont naturellement impossibles quand l'opinion publique insiste pour connaître entièrement toutes les affaires de la nation. Seuls, les peuples libres peuvent préférer les intérêts de l'humanité à leurs propres intérêts.

En prenant ces mesures, nous devons agir avec prudence et faire en sorte que nos

propres préparatifs militaires ne gênent en aucune façon notre devoir, car ce sera notre devoir de fournir aux nations déjà en guerre avec l'Allemagne le matériel qu'elles ne peuvent obtenir que de nous-mêmes. Ces nations sont déjà dans l'arène. Nous devons les aider à tous nos efforts, afin que leur action se fasse sentir d'une manière efficace.

Un des délégués s'est alors écrié :

— C'est une lâcheté !

A quoi M. Lodge a riposté par ces mots :

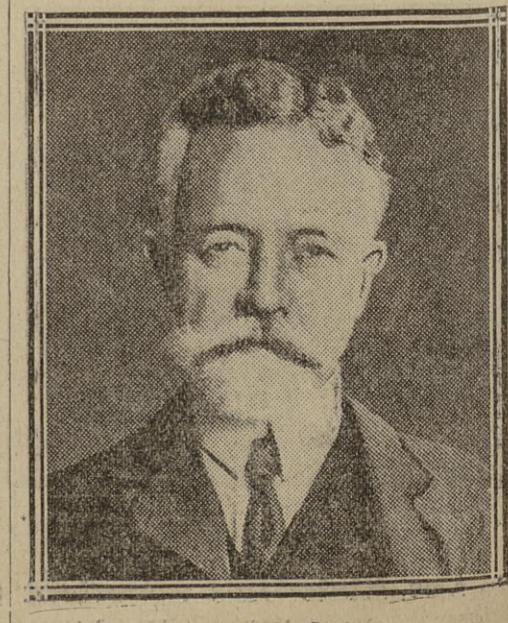
— La dégénérescence nationale est pire qu'une lâcheté.

— Vous êtes un couard ! a clamé un pacifiste nommé Brammwart.

— Vous êtes un menteur, a riposté M. Lodge.

A ces mots, Brammwart, oubliant tous les principes du pacifisme, a frappé M. Lodge, qui est un vieillard de soixante-sept ans. Mais M. Lodge est encore plein de vigueur et il a envoyé rouler son robuste adversaire sur les dalles de la galerie.

(Voir la suite en Dernière Heure.)



LE SÉNATEUR LODGE



LE DÉPUTÉ FLOOD

Nos troupes enlèvent les lignes ennemis sur 13 kilomètres

Les voici sur les hauteurs qui dominent Saint-Quentin

Nos troupes ont passé, hier, à l'attaque au sud-ouest de Saint-Quentin et délogé l'ennemi de ses premières positions, malgré une vive résistance, sur un front de 13 kilomètres, compris entre la route de Ham et l'Oise. Le village de Dallon et l'épine de Dallon, qui dominent Saint-Quentin à trois kilomètres de distance, les villages de Grugy, de Cerizy et la ligne de hauteurs intermédiaires sont tombés entre nos mains. Cette progression prolonge et appuie celle des Anglais à l'ouest de la ville; notre étreinte se resserre.

Nous nous sommes également avancés au nord-est de Soissons, de part et d'autre de la route de Laon jusqu'aux lignes sud de Laffaux et à la crête qui s'élève au nord de Vauxcœuvres. Enfin, nos alliés ont étendu leur progression à leur aile gauche, enlevant le village d'Hénin-sur-Cojeul, entre Cambrai et Saint-Quentin, en occupant le bois de Ronssoy et le village de Maisemy, à cinq kilomètres de la route qui joint les deux villes.

Les brillants succès que vient de remporter, sur notre sol, l'armée britannique marquent le début d'une nouvelle

phase de la bataille. Jusqu'ici, ce n'était que dans la partie du front occupée par nos troupes que la ligne de résistance de l'ennemi avait été entamée, au sud de Saint-Quentin et au nord-est de Soissons. Parvenus au contact de cette ligne, nos alliés l'ont attaquée à leur tour et en ont enlevé les positions avancées à l'ouest de Saint-Quentin et au sud-ouest de Cambrai.

La résistance rencontrée, le nombre des prisonniers suffisent à prouver que, contrairement aux allégations de l'ennemi, la retraite à cette fois suivi et non devancé l'attaque; elle a été imposée de haute lutte, et c'est une véritable défaite que l'armée qualifiée jadis de « misérable » a infligée à l'orgueil prussien.

D'autres attaques, d'autres progrès vont suivre, sans aucun doute.

Il est probable toutefois que, pour ne pas ajouter d'autres ruines, plus douloureuses encore, à ses ruines, nous ne l'attaquerons pas de vive force, mais chercherons plutôt à la déborder, en liaison avec nos alliés. C'est ainsi que nous avons déjà procédé, par un mouvement convergent auquel les Anglais ont également pris part, lorsqu'il s'est agi de nous emparer de Combles.

La ville de Cambrai est moins directement exposée, car les troupes britanniques en sont encore séparées par 15 kilomètres de distance et par de nombreuses positions qui s'appuient aux coteaux boisés de Bourlon et d'Havrincourt, au bord de Marcoing et au canal de l'Escaut. Mais la chute de Saint-Quentin commencerait le débordement de ces positions par le sud.

Cet événement aurait une autre conséquence, fort curieuse. C'est que le front de l'ennemi serait incurvé au point d'avoir à peu près la même longueur que celui qui l'a abandonné, et qui allait d'Arras à Soissons par Roye et Lassigny. Où serait, en ce cas, l'avantage de ce mouvement qui, au dire des Allemands, devait, en rectifiant le front, le raccourcir et rendre disponibles des hommes et du matériel?

Jean VILLARS.

VOIR PAGE 5 :
L'incroyable aventure de Valentin Torras

Pour fortifier la Trésorerie
LES OBLIGATIONS
DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les événements se précipitent à notre avantage fortifiant chaque jour notre confiance et nos patriotiques espoirs. « Si redoutable que soit l'adversaire, a déclaré M. Painlevé, aux applaudissements de la Chambre, nous en viendrons à bout, à condition d'opposer à l'énergie furieuse de l'ennemi et à son effort désespéré une énergie plus humaine qui n'en soit pas moins inébranlable. »

Ce suprême effort auquel l'irrésistible avancée des armées alliées sur la Somme et sur l'Oise prélude de façon si glorieuse, réclame notre unanime participation.

Chacun doit y concourir d'un même élan et avec tous ses moyens.

Fortifier le crédit de l'Etat, accroître son action financière, c'est prendre sa part de la tâche commune et contribuer à hâter l'heureuse conclusion de la lutte qui nous a été imposée.

C'est pourquoi nous devons consacrer nos économies et les disponibilités dont nous disposons à l'achat d'*Obligations de la Défense nationale*, traduisant ainsi à la fois notre action par un geste patriotique et profitable à nos intérêts.

Ces Obligations 5 % émises au pair, à 5 ans d'échéance, avec coupons semestriels payables d'avance, offrent cet avantage d'être remboursables, au gré du porteur, à la fin de la première année et ensuite tous les six mois.

Si le porteur les conserve jusqu'à leur dernière échéance, il bénéficie à ce moment de six mois d'intérêts supplémentaires. C'est une prime intéressante offerte au patriotisme des souscripteurs.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

Le Congrès, après une courte séance s'est ajourné à ce matin

Le sénateur La Follette a renouvelé, aux huées de toute l'assistance, ses manœuvres obstructionnistes.

LE TEXTE DU MESSAGE

SUITE DE LA PAGE 2

En fait, il est maintenant prouvé que trois de ces espions étaient ici avant même le début de la guerre; il a été prouvé devant nos cours de justice que les intrigues qui, plus d'une fois, ont failli troubler la paix et semé la perturbation dans les industries de notre pays, ont été machinées à l'instigation, avec l'appui et même sous la direction personnelle des agents officiels du gouvernement impérial accrédités auprès du gouvernement américain. Alors même que nous réprimions ces agissements et que nous nous efforçions d'en détruire les conséquences, nous avons essayé de les interpréter de la façon la plus générale, parce que nous savions pertinemment qu'ils n'étaient pas la manifestation d'un sentiment d'hostilité à notre égard de la part du peuple allemand, qui les ignorait autant que nous, mais qu'ils avaient leur source dans les projets égoïstes d'un gouvernement qui faisait ce qu'il lui plaisait sans rien dire au peuple qui le gouverne.

« Mais ces faits ont contribué à nous convaincre enfin que ce gouvernement n'avait pour nous aucune espèce d'amitié et qu'il voulait agir contre notre paix et notre sécurité. La note que nous avons interceptée et qui était adressée au ministre d'Allemagne au Mexique prouve éloquemment que ce gouvernement avait l'intention de surexciter des inimitiés contre nous à notre propre porte. »

« Et bien, nous acceptons ce défi, parce que nous savons que dans un gouvernement de ce genre, et qui emploie de telles méthodes, nous ne trouverons jamais un ami, et que, dans un pouvoir organisé toujours prêt à exécuter ce que ne sais quels projets, il ne peut y avoir aucune garantie de sécurité pour les gouvernements démocratiques du monde. »

« Nous nous sommes donc forcés d'accepter la bataille avec l'ennemi naturel de la Liberté et, pour ce faire, nous emploierons la force entière de la nation. »

« Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possérons, à un tel devoir avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir. »

Dieu aidant, elle ne saurait agir différemment. »

LA SÉANCE D'HIER

WASHINGTON, 3 avril. — Au début de la séance, le sénateur La Follette a voulu mettre obstacle à la prise en considération immédiate de la résolution Flood-Martin, constatant que l'état de guerre existe maintenant entre les Etats-Unis et l'Allemagne, et a proposé l'examen préalable de différentes questions qui s'appuient aux coteaux boisés de Bourlon et d'Havrincourt, au bord de Marcoing et au canal de l'Escaut. Mais la chute de Saint-Quentin commencerait le débordement de ces positions par le sud.

La ville de Cambrai est moins directement exposée, car les troupes britanniques en sont encore séparées par 15 kilomètres de distance et par de nombreuses positions qui s'appuient aux coteaux boisés de Bourlon et d'Havrincourt, au bord de Marcoing et au canal de l'Escaut. Mais la chute de Saint-Quentin commencerait le débordement de ces positions par le sud.

Cet événement aurait une autre conséquence, fort curieuse. C'est que le front de l'ennemi serait incurvé au point d'avoir à peu près la même longueur que celui qui l'a abandonné, et qui allait d'Arras à Soissons par Roye et Lassigny. Où serait, en ce cas, l'avantage de ce mouvement qui, au dire des Allemands, devait, en rectifiant le front, le raccourcir et rendre disponibles des hommes et du matériel?

Jean VILLARS.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — De la Somme à l'Aisne, actions d'artillerie intermittentes.

Rencontres de patrouilles au nord et au sud de l'Ailette. Nous avons pris six mitrailleuses, dans la région de Vauxillon, au cours des combats d'hier.

LA LUTTE D'ARTILLERIE CONTINUE ASSEZ VIOLENTE DANS LA REGION DE LA BUTTE-DU-MESNIL-MAISONS-DE-CHAMPAGNE.

En Alsace, une tentative allemande sur une de nos tranchées du secteur de Seppois-le-Haut a été repoussée par nos feux. Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — A L'EST ET A L'OUEST DE LA SOMME, APRES UNE VIOLENTE PREPARATION D'ARTILLERIE, NOS TROUPES SE SONT PORTEES A L'ATTAKA DE LA POSITION ENNEMIE QUI SETEND AU NORD DE LA LIGNE CASTRES-ESSIGNY-BENAY, DEPUIS L'EPINE DE DALLON JUSQU'A L'OISE, MALGRE LA RESISTANCE ACHARNEE DE L'ENNEMI, NOS SOLDATS ONT ATTEINT PARTOUT LEURS OBJECTIFS ET ENLEVE, SUR UN FRONT DE 13 KILOMETERS ENVIRON, UNE SERIE DE POINTS D'APPUI SOLIDEMENT ORGANISES ET TENUS PAR DES FORCES IMPORTANTES.

L'EPINE DE DALLON, LES VILLAGES DE DALLON, GIFFECOURT ET CERISY, PLUSIEURS HAUTEURS AU SUD D'URVILLERS SONT EN NOTRE POUVOIR.

AU SUD DE L'AILETTE, NOUS AVONS CONTINUE A PROGRESSER DANS LA REGION DE LAFFAUX, DONT NOUS TENONS LES LISIERES SUD ET NORD-OUEST.

NOS TROUPES SE SONT EGALEMENT EMPAREES DE VAUXCOURT ET ONT PRIS PIED SUR LA CROUPUE AU NORD DE CE HAMEAU.

Nos batteries ont pris sous leurs feux une colonne allemande en marche vers le moulin de Laffaux.

L'ennemi a violement bombardé la ville de Reims, qui a reçu plus de 2.000 obus; plusieurs personnes de la population civile ont été tuées.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

OUTRE LES LOCALITES DONT LA PRISE A ETE SIGNALLEE AU PRECEDENT COMMUNIQUE, LE VILLAGE DE HENIN-SUR-COJEUL EST TOMBE, HIER, ENTRE NOS MAINS, APRES UN DUR COMBAT AU COURS DE L'ATTAKA EFFECTUE AVEC SUCCES AU SUD-EST D'ARRAS. UNE DEUXIEME CONTRE-ATTAKA ALLEMANDE A ETE BRISEE, DANS LA SOIREE, PAR NOS FEUX D'ARTILLERIE. PLUS AU SUD, NOUS AVONS EGALLEMENT OCCUPE MAISSEMY ET LE BOIS DE RONSOY.

Un coup de main a été exécuté avec d'excellents résultats, la nuit dernière, en face d'Arras.

Deux avions allemands ont été abattus hier par nos canons spéciaux; l'un d'eux est tombé dans nos lignes. Au cours de combats aériens, quatre appareils ennemis ont été abattus et deux autres contraints d'atterrir avec des avaries. Six des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

L'activité de l'artillerie a été entravée, dans les hauteurs, par d'abondantes chutes de neige.

Cette activité s'est maintenue hier plus vive dans la vallée de l'Adige, où les forces ennemis bombardèrent avec insistance les maisons d'Ala avec des obus de gros calibre, causant seulement des dommages matériels.

Notre artillerie bombarda efficacement les ouvrages militaires de Riva, Rovereto et de Villa-Lagarina.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — AU SUD D'ILLUKST, DES DEUX COTES DU CHEMIN DE FER, APRES UNE PREPARATION D'ARTILLERIE, L'ENNEMI A ATTAQUE NOS POSITIONS ET FORCE NOS TRANCHES PAR UNE CONTRE-ATTAKA A LA BAIONNETTE. NOUS LEN AVONS CHASSE.

DANS LA REGION DE CHERNOV-VOININE (35 VERSTES AU SUD-EST DE VLADIMIR-VOININE), APRES UNE PREPARATION D'ARTILLERIE, DE LANCE-MINES ET DE LANCE-BOMBES, L'ENNEMI A ATTAQUE NOS POSITIONS. NOUS L'AVONS EN PARTIE REJETE A LA BAIONNETTE ET LE RESTE EST ENFUI.

Dans la région de Poustomyty (au sud de Voinine) de faibles attaques ennemis ont été repoussées.

FRONT ROUMAN. — Fusillades et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

MER NOIRE. — Le 27 mars, au cours du bombardement de Dervos par nos hydravions, l'un de nos appareils a eu son réservoir à benzine troué et fut obligé de descendre à la mer. A ce moment les pilotes, le lieutenant Sergueï et le sous-officier Tourt, remarquèrent une goélette turque qu'ils attaquaient à la mitrailleuse. L'équipage ayant abandonné la goélette, nos pilotes, après avoir pris possession du matériel le plus précieux, tel que la boussole et la mitrailleuse, noyèrent l'appareil et ramenèrent la goélette à la côte, après avoir essayé une forte tempête.

Le 1er avril ils débarquèrent dans la péninsule de Djarkatch (au sud de Perekop) et les rentrèrent à Sébastopol sur un torpilleur. Les pilotes ne disposaient comme provisions que de quelques morceaux de pain et d'un peu d'eau douce.

LA CONFÉRENCE DE HOMBURG

L'empereur Charles et l'impératrice Zita sont arrivés, hier, auprès de Guillaume II.

ZURICH, 3 avril. — Un télégramme de Berlin annonce que l'empereur Charles et l'impératrice Zita sont arrivés ce matin à Homburg, près de Francfort-sur-le-Main, où se trouve provisoirement installé, en raison de la cure que suit actuellement le kaiser, le grand quartier général allemand.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne sont rendus à la gare pour recevoir leurs hôtes; ils étaient entourés du maréchal Hindenburg, du général Ludendorff et du chancelier de Bethmann-Hollweg.

Le kronprinz est également arrivé à Homburg pour participer aux importantes conférences qui vont avoir lieu à cette occasion.

EN RUSSIE

VIF DESACCORD PARMI LES DELEGUEES DU COMITE OUVRIER

PETROGRAD, 3 avril. — Une séance orageuse a eu lieu hier soir au conseil des députés ouvriers et les soldats, au sujet de la discussion du rapport de M. Bogdanov, membre du comité exécutif.

M. Bogdanov a affirmé qu'une réorganisation s'imposait :

« Nous sommes trop nombreux, a-t-il dit notamment. Le conseil compte deux mille membres députés et représentants des soldats, et huit cents délégués ouvriers. Je propose, au nom de l'exécutif, qu'une nouvelle Assemblée soit constituée et que ses membres soient élus à raison de un représentant par deux mille électeurs. »

« Au sein du comité exécutif doivent être admis les représentants des sections et du comité du parti socialiste dans les différents arrondissements. »

Les délégués ouvriers se sont vivement opposés aux idées exprimées par l'orateur. Ils ont déclaré qu'ils n'admettraient aucun changement dans la constitution actuelle du conseil des délégués ouvriers.

Au cours de la discussion, qui fut très violente et qui n'aboutit à aucune décision, un grand nombre de délégués menacèrent de quitter la salle.

En dépit de ces divergences, les cercles politiques de Petrograd estiment que la collaboration entre la Douma et le conseil des délégués ouvriers ne saurait être compromise.

Le général Alexeïef est nommé généralissime

PETROGRAD, 3 avril. — On annonce comme définitive la nomination du général Alexeïef au poste de généralissime des armées russes. Cette mesure est bien accueillie par l'opinion.

Le général Letchitsky est nommé commandant de toutes les troupes sur le front roumain.

D'autres modifications seront apportées par le gouvernement provisoire à l'état-major de l'armée.

Le général Broussiloff a fait savoir par télégramme adressé au ministre de la Guerre que ses troupes sont prêtes à combattre.

Tous les membres de la dynastie qui étaient encore au grand quartier général ont reçu l'ordre de rentrer à Petrograd.

Le président a rejeté sa demande.

<p



Mme WILSON

— Mme Wilson, femme du président des Etats-Unis, a accepté la présidence du comité de la Croix-Rouge, à Washington.

NAISSANCES

— Mme Paul Chaudessolle, femme du capitaine et fille du général Fayolle, a donné le jour, à Clermont-Ferrand, à un fils : Bertrand.

— Mme Camille de La Brosse est mère d'un fils : Camille-Denis-Emmanuel.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles du comte Louis de Montgomery, caporal au 8^e génie au front, second fils du comte et de la comtesse de Montgomery, avec Mlle Van Rensselaer Thayer.

— Nous apprenons le prochain mariage de M. Xavier des Frans, inspecteur des finances, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, avec Mlle Lavinie de Beaupré, fille du vicomte de Beaupré, conseiller maître à la Cour des comptes, chevalier de la Légion d'honneur, et de la vicomtesse, née de Reiset.

DEUILS

— Les obsèques de M. Jules Dansette, député et conseiller général du Nord, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou.

Le 237^e territorial d'infanterie rendait des honneurs militaires. La Chambre des députés avait adressé une députation de ses membres.

M. Adriën Dansette, fils du défunt, et ses frères, MM. Charles et Hubert Dansette, conduisaient le deuil.

Nous apprenons la mort :

De M. Léon Faurax, conseiller général du Rhône, officier de la Légion d'honneur, maire de Brusse, décédé à soixante et onze ans.

De M. Alfred Madoux, sergent d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils unique du directeur de l'École Belge et de Mme Madoux, engagé volontaire, tué glorieusement, âgé de vingt et un ans.

De Mme André Gouais-Lanos, femme de l'avoué près le tribunal civil de Bordeaux, fille et belle-fille de M. Calmès, préfet honoraire, directeur honoraire des journaux officiels, et de Mme Georges Calmès :

— Du lieutenant Paul Langlois, du 403^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France ;

— Du général de Gex, commandant la base britannique de Rouen, décédé subitement.

De M. Gaston Fournier, frère de M. Paul Fournier, avocat général près la cour d'appel, décédé hier, âgé de soixante-deux ans, en son domicile, 21, rue de Liège ;

De Mme François Tenaille d'Estais, belle-fille du premier président honoraire de la Cour d'appel d'Orléans, qui vient de succomber en cette ville à quarante-six ans. La perte douloreuse de son fils, mort au champ d'honneur, avait profondément altéré sa santé.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— En raison de la semaine sainte et de la persévérence de l'exceptionnelle température froide, Mrs. Ralph Curtis a reculé, jusqu'au 4 avril la garden-party qu'elle devait donner à sa villa Sylvia. Les bénéfices du concert et de la garden-party seront partagés entre l'Œuvre des artistes sans travail et l'Hôpital militaire de Beaulieu. Outre nombre d'artistes connus, le concert aura le grand attrait de la présence de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui récitera des poèmes de son mari.

PETIT COURRIER DE LONDRES

— Samedi matin, le roi d'Angleterre a conféré les insignes de chevaliers compagnons de l'ordre de la Jarretière au marquis de Salisbury et au marquis de Bath.

— Le roi George a reçu le contre-amiral Menier de Lostende, attaché naval français, le capitaine de vaisseau de Douville-Maillefeu, les lieutenants de vaisseau de Kergorlay et Levalquier, de la délégation navale française, et les attachés militaires et délégués navals du Japon, de Russie et du Portugal.

— Le samedi 7 avril sera célébré, à Londres, le mariage du commandant Lloyd George, du génie royal, fils aîné du premier ministre, avec miss Mac Alpine.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Le prince Aldobrandini est parti pour Rome.

— Le duc de Guardioborda, venu en congé à Naples, est reparti pour le front. Pilote aviateur volontaire, il s'est distingué dans plusieurs combats aériens et a abattu quatre appareils ennemis ; il est décoré de trois médailles pour la valeur.

— De Naples, on annonce les fiançailles de M. Frédéric Gaetani de Laurenzana, fils du duc et de la duchesse de Roccamandolfi, avec Mme Marie Soranzo, fille du comte et de la comtesse Marco Soranzo, d'une des plus anciennes familles dogales de Venise.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures; 5 à 6 heures. Prire spéciaux consentis à nos abonnés.

POUR SOLDATS ET PRISONNIERS
En sacs mouseline prêts pour être infusés tels quels
Boîte de 10 sacs = 10 lasses 2 francs
CONFISERIE DU CHIEN QUI SAUTE
GRAND-MONTROUGE (Seine)
Gulfes
Bouteille d'achantillon contre 2 francs

BLOC-NOTES

CESTE foire à la ferraille, ouverte dimanche, et qui finit demain, aura été sinistre. On a été trempé : on a eu très froid. J'y suis revenue cependant, par habitude, et pour y reprendre le petit bain de mélancolie que l'y prends chaque année. Car je déteste la foire à la ferraille. J'en trouve le spectacle malpropre et déouloureux. Mais la mélancolie aussi est une volupté, et ce qui me pousse vers ces tas de pauvres choses, établies sous la poussière et sous la pluie, c'est un étrange besoin d'entretenir ma mauvaise humeur contre une coutume très cruelle...

Et le voici, le navrant bric à brac de chaque printemps : la pauvre vaisselle éparsé des foyers détruits, les mobilier disloqués, les lampes cassées, les pendules sans « mouvement », les portraits fanés qu'on achète pour le cadre, les ustensiles de ménages défunis, les bibelots périmés, les chiffons, les morceaux de jouets, les vieilles images, toutes les choses désassemblées, tous les débris innombrables autour de quoi mon imagination évoque des jeunesse, des espoirs, des forces, des heures qui ne sont plus.

Et je me dis qu'en somme une foire à la ferraille, c'est une grande profanation. Pourquoi ces choses sont-elles là, dans la boue, sous l'œil des badauds qui les marchandent avec amusement ou mépris ? Elles sont là parce qu'elles n'intéressent plus, parce qu'elles ne sont plus chères à personne.

Il y a eu cependant, dans leur vie de choses, un moment où elles étaient aimées. Même devenues vieilles, il y a eu un temps où elles ont été des souvenirs ; et ces souvenirs, conservés d'une génération à l'autre, ont parlé d'une espèce de beauté, dans les familles, les plus vulgaires de ces objets. Cette pendule démodée, cette veilleuse, ces bégues, cette monitrice qui ne marchera plus jamais ont signifié quelque chose ; et des yeux se sont mouillés à la vue de tout cela. Et puis, à leur tour, ces yeux-là sont morts. Et d'autres yeux ont regardé ce passé avec indifférence. Il ne disait plus rien à leur souvenir. Alors on a donné... on a vendu ; et c'est maintenant de la vaillerie sans nom, sur un trottoir.

Si j'étais conseiller municipal, je voudrais que ces profanations pussent être évitées. Nous savons respecter nos morts ; je voudrais qu'il y eût du respect possible pour les choses mortes. Ce respect-là n'a pas encore été organisé chez nous. Il devrait l'être ; et il est incroyable que, pour préserver des aventures de l'avenir certains souvenirs intimement chers, nous soyons condamnés à la douleur de les porter nous-mêmes à la poubelle ou à l'égoût !

Si j'étais conseiller municipal... je voudrais ouvrir un asile à ces destructions pieuses ; et qu'au milieu d'un beau jardin, dans un coin retiré de la ville, s'élevât un columbarium du Souvenir, — un four crématoire des choses, où les vivants pussent venir livrer au feu ce qu'ils ne veulent pas que l'indifférence des descendants profane. C'est une idée qui, depuis longtemps, me hante.

Mais je ne suis pas conseiller municipal !

SONIA.

Le parrain de guerre

Vous souvenez-vous de cette plaisanterie qui courut les tranchées, au premier hiver de la guerre, alors que l'on émettait encore quelque doute sur la patience des civils ?

Si nous prenions chacun un filet parmi les gens de l'arrière, pour les encourager à tenir, disaient les soldats, qui nous colonisaient peut-être un peu.

Et bien ! ce plaisir projet était parfaitement réalisable, et une Parisienne vient d'en avoir la preuve fort pittoresque.

Par le plus grand des hasards, elle fut mise en relations avec un pauvre blessé qui, du fond de son hôpital de province, ne demandait qu' quelques lettres pouvant lui donner l'illusion d'une pensée amie et quelques nouvelles de son « cher dix-huitième ». C'est qu'il était Parisien aussi, mais pas du même quartier que la dame.

Pendant trois mois les lettres se succéderont. Ce qui se passait à Paris, la façon dont on y vivait, les petites privations qu'y imposait la guerre étaient autant de sujets intéressants le jeune fabourien.

Un jour il annonça qu'il se levait et que,

ŒUFS NOIRS

— En raison de la semaine sainte et de la persévérence de l'exceptionnelle température froide, Mrs. Ralph Curtis a reculé, jusqu'au 4 avril la garden-party qu'elle devait donner à sa villa Sylvia. Les bénéfices du concert et de la garden-party seront partagés entre l'Œuvre des artistes sans travail et l'Hôpital militaire de Beaulieu. Outre nombre d'artistes connus, le concert aura le grand attrait de la présence de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui récitera des poèmes de son mari.

PETIT COURRIER DE LONDRES

— Samedi matin, le roi d'Angleterre a conféré les insignes de chevaliers compagnons de l'ordre de la Jarretière au marquis de Salisbury et au marquis de Bath.

— Le roi George a reçu le contre-amiral Menier de Lostende, attaché naval français, le capitaine de vaisseau de Douville-Maillefeu, les lieutenants de vaisseau de Kergorlay et Levalquier, de la délégation navale française, et les attachés militaires et délégués navals du Japon, de Russie et du Portugal.

— Le samedi 7 avril sera célébré, à Londres, le mariage du commandant Lloyd George, du génie royal, fils aîné du premier ministre, avec miss Mac Alpine.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Le prince Aldobrandini est parti pour Rome.

— Le duc de Guardioborda, venu en congé à Naples, est reparti pour le front. Pilote aviateur volontaire, il s'est distingué dans plusieurs combats aériens et a abattu quatre appareils ennemis ; il est décoré de trois médailles pour la valeur.

— De Naples, on annonce les fiançailles de M. Frédéric Gaetani de Laurenzana, fils du duc et de la duchesse de Roccamandolfi, avec Mme Marie Soranzo, fille du comte et de la comtesse Marco Soranzo, d'une des plus anciennes familles dogales de Venise.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures; 5 à 6 heures. Prire spéciaux consentis à nos abonnés.

POUR SOLDATS ET PRISONNIERS
En sacs mouseline prêts pour être infusés tels quels
Boîte de 10 sacs = 10 lasses 2 francs
CONFISERIE DU CHIEN QUI SAUTE
GRAND-MONTROUGE (Seine)
Gulfes
Bouteille d'achantillon contre 2 francs

bientôt, aidé de deux bêquilles, il pourrait se promener par la ville. Or, le jour de sa première sortie, il acheta des fleurs qu'il s'empessa d'expédier à sa « chère correspondante ».

« A cause du froid, elles doivent être bien rares, à Paris », écrit-il.

Puis le beurre fut taxé et devint introuvable. Le bœuf en acheta chez des paysans et l'envoya aussi à Paris.

« Pour vos tartines », expliqua-t-il.

Et comme, malgré sa défense, la jeune femme sait que le pauvre blessé continuera ses gentils envois, elle a pris l'habitude de dire :

— J'ai des amies qui ont un fils ; mais moi, c'est bien mieux : j'ai un parrain de guerre.

Un héros quadrupède

Un blessé de la bataille de l'Aisne vient d'arriver en Amérique. C'est un chien de guerre, et il a excité la plus grande curiosité. Comme il transportait un ordre aux tranchées de première ligne, il fut atteint par un shrapnel allemand, qui lui cassa une patte.

Le vaillant animal continua son chemin en boitant, et ne revint pas au cantonnement, si l'on peut dire, qu'après avoir été débarrassé

de ses fumées.

Le pantalon court se portera beaucoup,

cette année, sur la fameuse ligne Berlin-Bagdad. Ce sera d'ailleurs bien plus commode pour faire la retraite.

Pipe et déclamation

— Au Palais-Bourbon, tous les députés ne

travaillent pas à la bibliothèque où la

salle des conférences. Il en est quelques-uns

qui se réunissent régulièrement au fumoir :

ce sont les fumeurs de pipe.

M. Daniel Vincent était de leur groupe,

avant d'être appelé au sous-secrétariat

d'Etat de l'Aviation. D'autres futurs ministres fréquentent ce lieu où règne, d'ailleurs,

la plus franche cordialité.

Le « pilier » du fumoir est l'excellent M.

J.-B. Morin, du Cher, ancien professeur,

dont certains disent qu'il a autrefois enseigné la « manille » tant il monstre de science

dans ce jeu maintenant universel. Mais M.

J.-B. Morin ne sait pas seulement faire

couper un « manillon second », il connaît à fond ses classiques et il le montre à l'occasion.

Parfois, des éclats de voix retentissent

jusqu'aux couloirs intérieurs : c'est M. J.-B.

Morin qui déclame une tirade de *Tartuffe*

avec une voix et un jeu que lui envierait plus

d'un comédien...

Et son collègue et homonyme, M. Ferdinand Morin, l'écoute avec admiration.

— Je ne peux aller au théâtre, a-t-il confié à un ami. Jusqu'à onze heures du soir, je j'écris des lettres à mes électeurs. Mais, quand j'entends J.-B. Morin, il me semble que je suis au Frangais !

— Gaston, mon chéri, dit-elle à son mari, qui se penchait sur son épaule pour admirer de plus près son fils, tu devrais offrir une barrette à ton petit garçon. Je sais que tu ne veux pas acheter de bijoux

en temps de guerre. Tu as parfaitement raison.

Nous ne sommes pas à une époque

où l'on ait le droit de dépenser de l'argent inutile. Mais une barrette,

ce n'est pas un bijou. Et nous prendrions un objet très simple, en argent...

— Un mari peut-il prononcer un mot de refus lorsqu'il sent sur lui un doux regard tout chargé de tendresse ?

— C'est entendu, Yvonne... Nous irons quand tu le voudras, chez un bijoutier...

En quelques secondes, M. Baby est habillé et remis aux mains de sa nurse...

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

Notre convoi venait de s'arrêter, quand arriva par la voie la plus proche un train militaire, chargé de recrues originaires d'Alsace. Ces soldats ne semblaient pas précisément enchantés. Comme nous étions tout près les uns des autres, des conversations en français s'engagèrent par les fenêtres ouvertes. Ils nous disaient qu'ils venaient de Nancy où ils avaient été repoussés. Ils allaient, à en croire leurs chefs, en Champagne. Quelques-uns d'entre eux déboutonnaient leur uniforme, quand ils observaient que personne, en dehors de nous, ne pouvait les voir. Ils avaient en dessous des habits civils en étoffe très mince.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français !

Ils nous donnaient des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées. Il y avait aussi les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles.

Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort...

Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisâmes durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qui nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

— Aucun d'eux ne sait ce qui s'est passé sur la Marne. Ils croient qu'ils arriveront à Paris. Maintenant la chose est impossible.

Malgré tout, devant une telle ardeur, je n'étais pas plus rassuré qu'il ne fallait.

Quand nous roulions à travers la campagne, nous ne souffrions pas autant, bien que les vieillards, les femmes et les adolescents qui y travaillaient nous montrassent le poing et nous lâchassent des pommes de terre en guise de projectiles. Mais dans les gares il y avait toujours des groupes de voyageurs qui nous accueillaient avec des bordées d'injures. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quelques Belges, qui savaient l'allemand, nous traduisaient les insultes. On nous appelait lâches, traitres, cochons, etc. Naturellement, nous ne répondions pas. Nous faisions semblant de ne rien entendre.

Lorsque nous arrivâmes à Cologne, on nous enferma de nouveau à clef dans les wagons. Les sentinelles s'en allèrent et nous restâmes seuls. Nous crûmes qu'on nous donnerait à manger, mais ce fut un vain espoir.

Nous restâmes deux heures en gare, et ce fut assez pour nous permettre d'apercevoir dans une rue voisine quatre pendus qui se balançait au-dessous d'un balcon. C'étaient des soldats français ; l'un portait l'uniforme des fantassins, un autre celui des chasseurs alpins, le troisième celui des zouaves, le quatrième celui des artilleurs.

Nous continuâmes à rouler ainsi jour et nuit à travers l'Allemagne... Ce voyage me fit l'effet, quand j'y pense, d'un cauchemar afroce. Trois jours se passèrent. On ne nous donnait ni à boire ni à manger. On ne soignait pas les blessés. On ne nous permettait pas de débarrasser le wagon des déjections humaines et du sang corrompu qui en couvraient le sol. Nous agonisions de chaleur et de dégoût. Moi qui ne suis qu'un ouvrier habitué à une vie dure, et qui ai une certaine force de résistance physique, dans la nuit du 30 septembre je me figurai que j'allais mourir. La fa-

blesse, la chaleur, la fatigue (nous continuions à ne pas pouvoir nous asseoir), la vue de ces pauvres soldats en proie au délire, rongés par la gangrène, les mauvaises odeurs, l'indignation que me causaient la violence dont j'étais victime, furent cause que je fus pris soudain d'une sorte d'évanouissement que mes compagnons d'infortune crurent mortel. Ils m'entendirent dans un coin à côté des moribonds. Ils ne pouvaient rien faire pour moi. Car les provisions et les bouteilles de différentes espèce que nous avaient données de charitables Belges étaient finies. Chacun attendait avec impatience le moment où la mort le délivrerait d'un pareil supplice.

En temps normal, le voyage de Cologne à Berlin dure quelques heures. Mais notre train devait se garer partout pour laisser le passage libre aux transports de soldats, de voyageurs ou de marchandises. Nous avions des attentes désespérantes dans toutes les gares. Les heures passaient sans que celle du départ sonnât pour nous et nous finissions par croire que notre calvaire ne se terminerait jamais.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français !

Ils nous donnaient des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées.

Il y avait aussi les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles.

Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort...

Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisâmes durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qui nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

— Aucun d'eux ne sait ce qui s'est passé sur la Marne. Ils croient qu'ils arriveront à Paris. Maintenant la chose est impossible.

Malgré tout, devant une telle ardeur, je n'étais pas plus rassuré qu'il ne fallait.

Quand nous roulions à travers la campagne, nous ne souffrions pas autant, bien que les vieillards, les femmes et les adolescents qui y travaillaient nous montrassent le poing et nous lâchassent des pommes de terre en guise de projectiles. Mais dans les gares il y avait toujours des groupes de voyageurs qui nous accueillaient avec des bordées d'injures. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quelques Belges, qui savaient l'allemand, nous traduisaient les insultes. On nous appelait lâches, traitres, cochons, etc. Naturellement, nous ne répondions pas. Nous faisions semblant de ne rien entendre.

Lorsque nous arrivâmes à Cologne, on nous enferma de nouveau à clef dans les wagons. Les sentinelles s'en allèrent et nous restâmes seuls. Nous crûmes qu'on nous donnerait à manger, mais ce fut un vain espoir.

Nous restâmes deux heures en gare, et ce fut assez pour nous permettre d'apercevoir dans une rue voisine quatre pendus qui se balançait au-dessous d'un balcon. C'étaient des soldats français ; l'un portait l'uniforme des fantassins, un autre celui des chasseurs alpins, le troisième celui des zouaves, le quatrième celui des artilleurs.

Nous continuâmes à rouler ainsi jour et nuit à travers l'Allemagne... Ce voyage me fit l'effet, quand j'y pense, d'un cauchemar afroce. Trois jours se passèrent. On ne nous donnait ni à boire ni à manger. On ne soignait pas les blessés. On ne nous permettait pas de débarrasser le wagon des déjections humaines et du sang corrompu qui en couvraient le sol. Nous agonisions de chaleur et de dégoût. Moi qui ne suis qu'un ouvrier habitué à une vie dure, et qui ai une certaine force de résistance physique, dans la nuit du 30 septembre je me figurai que j'allais mourir. La fa-

blesse, la chaleur, la fatigue (nous continuions à ne pas pouvoir nous asseoir), la vue de ces pauvres soldats en proie au délire, rongés par la gangrène, les mauvaises odeurs, l'indignation que me causaient la violence dont j'étais victime, furent cause que je fus pris soudain d'une sorte d'évanouissement que mes compagnons d'infortune crurent mortel. Ils m'entendirent dans un coin à côté des moribonds. Ils ne pouvaient rien faire pour moi. Car les provisions et les bouteilles de différentes espèce que nous avaient données de charitables Belges étaient finies. Chacun attendait avec impatience le moment où la mort le délivrerait d'un pareil supplice.

En temps normal, le voyage de Cologne à Berlin dure quelques heures. Mais notre train devait se garer partout pour laisser le passage libre aux transports de soldats, de voyageurs ou de marchandises. Nous avions des attentes désespérantes dans toutes les gares. Les heures passaient sans que celle du départ sonnât pour nous et nous finissions par croire que notre calvaire ne se terminerait jamais.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français !

Ils nous donnaient des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées.

Il y avait aussi les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles.

Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort...

Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisâmes durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qui nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

— Aucun d'eux ne sait ce qui s'est passé sur la Marne. Ils croient qu'ils arriveront à Paris. Maintenant la chose est impossible.

Malgré tout, devant une telle ardeur, je n'étais pas plus rassuré qu'il ne fallait.

Quand nous roulions à travers la campagne, nous ne souffrions pas autant, bien que les vieillards, les femmes et les adolescents qui y travaillaient nous montrassent le poing et nous lâchassent des pommes de terre en guise de projectiles. Mais dans les gares il y avait toujours des groupes de voyageurs qui nous accueillaient avec des bordées d'injures. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quelques Belges, qui savaient l'allemand, nous traduisaient les insultes. On nous appelait lâches, traitres, cochons, etc. Naturellement, nous ne répondions pas. Nous faisions semblant de ne rien entendre.

Lorsque nous arrivâmes à Cologne, on nous enferma de nouveau à clef dans les wagons. Les sentinelles s'en allèrent et nous restâmes seuls. Nous crûmes qu'on nous donnerait à manger, mais ce fut un vain espoir.

Nous restâmes deux heures en gare, et ce fut assez pour nous permettre d'apercevoir dans une rue voisine quatre pendus qui se balançait au-dessous d'un balcon. C'étaient des soldats français ; l'un portait l'uniforme des fantassins, un autre celui des chasseurs alpins, le troisième celui des zouaves, le quatrième celui des artilleurs.

Nous continuâmes à rouler ainsi jour et nuit à travers l'Allemagne... Ce voyage me fit l'effet, quand j'y pense, d'un cauchemar afroce. Trois jours se passèrent. On ne nous donnait ni à boire ni à manger. On ne soignait pas les blessés. On ne nous permettait pas de débarrasser le wagon des déjections humaines et du sang corrompu qui en couvraient le sol. Nous agonisions de chaleur et de dégoût. Moi qui ne suis qu'un ouvrier habitué à une vie dure, et qui ai une certaine force de résistance physique, dans la nuit du 30 septembre je me figurai que j'allais mourir. La fa-

blesse, la chaleur, la fatigue (nous continuions à ne pas pouvoir nous asseoir), la vue de ces pauvres soldats en proie au délire, rongés par la gangrène, les mauvaises odeurs, l'indignation que me causaient la violence dont j'étais victime, furent cause que je fus pris soudain d'une sorte d'évanouissement que mes compagnons d'infortune crurent mortel. Ils m'entendirent dans un coin à côté des moribonds. Ils ne pouvaient rien faire pour moi. Car les provisions et les bouteilles de différentes espèce que nous avaient données de charitables Belges étaient finies. Chacun attendait avec impatience le moment où la mort le délivrerait d'un pareil supplice.

En temps normal, le voyage de Cologne à Berlin dure quelques heures. Mais notre train devait se garer partout pour laisser le passage libre aux transports de soldats, de voyageurs ou de marchandises. Nous avions des attentes désespérantes dans toutes les gares. Les heures passaient sans que celle du départ sonnât pour nous et nous finissions par croire que notre calvaire ne se terminerait jamais.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français !

Ils nous donnaient des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées.

Il y avait aussi les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles.

Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort...

Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisâmes durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qui nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

— Aucun d'eux ne sait ce qui s'est passé sur la Marne. Ils croient qu'ils arriveront à Paris. Maintenant la chose est impossible.

Malgré tout, devant une telle ardeur, je n'étais pas plus rassuré qu'il ne fallait.

Quand nous roulions à travers la campagne, nous ne souffrions pas autant, bien que les vieillards, les femmes et les adolescents qui y travaillaient nous montrassent le poing et nous lâchassent des pommes de terre en guise de projectiles. Mais dans les gares il y avait toujours des groupes de voyageurs qui nous accueillaient avec des bordées d'injures. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quelques Belges, qui savaient l'allemand, nous traduisaient les insultes. On nous appelait lâches, traitres, cochons, etc. Naturellement, nous ne répondions pas. Nous faisions semblant de ne rien entendre.

Lorsque nous arrivâmes à Cologne, on nous enferma de nouveau à clef dans les wagons. Les sentinelles s'en allèrent et nous restâmes seuls. Nous crûmes qu'on nous donnerait à manger, mais ce fut un vain espoir.

Nous restâmes deux heures en gare, et ce fut assez pour nous permettre d'apercevoir dans une rue voisine quatre pendus qui se balançait au-dessous d'un balcon. C'étaient des soldats français ; l'un portait l'uniforme des fantassins, un autre celui des chasseurs alpins, le troisième celui des zouaves, le quatrième celui des artilleurs.

Nous continuâmes à rouler ainsi jour et nuit à travers l'Allemagne... Ce voyage me fit l'effet, quand j'y pense, d'un cauchemar afroce. Trois jours se passèrent. On ne nous donnait ni à boire ni à manger. On ne soignait pas les blessés. On ne nous permettait pas de débarrasser le wagon des déjections humaines et du sang corrompu qui en couvraient le sol. Nous agonisions de chaleur et de dégoût. Moi qui ne suis qu'un ouvrier habitué à une vie dure, et qui ai une certaine force de résistance physique, dans la nuit du 30 septembre je me figurai que j'allais mourir. La fa-

blesse, la chaleur, la fatigue (nous continuions à ne pas pouvoir nous asseoir), la vue de ces pauvres soldats en proie au délire, rongés par la gangrène, les mauvaises odeurs, l'indignation que me causaient la violence dont j'étais victime, furent cause que je fus pris soudain d'une sorte d'évanouissement que mes compagnons d'infortune crurent mortel. Ils m'entendirent dans un coin à côté des moribonds. Ils ne pouvaient rien faire pour moi. Car les provisions et les bouteilles de différentes espèce que nous avaient données de charitables Belges étaient finies. Chacun attendait avec impatience le moment où la mort le délivrerait d'un pareil supplice.

En temps normal, le voyage de Cologne à Berlin dure quelques heures. Mais notre train devait se garer partout pour laisser le passage libre aux transports de soldats, de voyageurs ou de marchandises. Nous avions des attentes désespérantes dans toutes les gares. Les heures passaient sans que celle du départ sonnât pour nous et nous finissions par croire que notre calvaire ne se terminerait jamais.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français !

Ils nous donnaient des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées.

Il y avait aussi les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles.

Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort...

Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisâmes durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qui nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

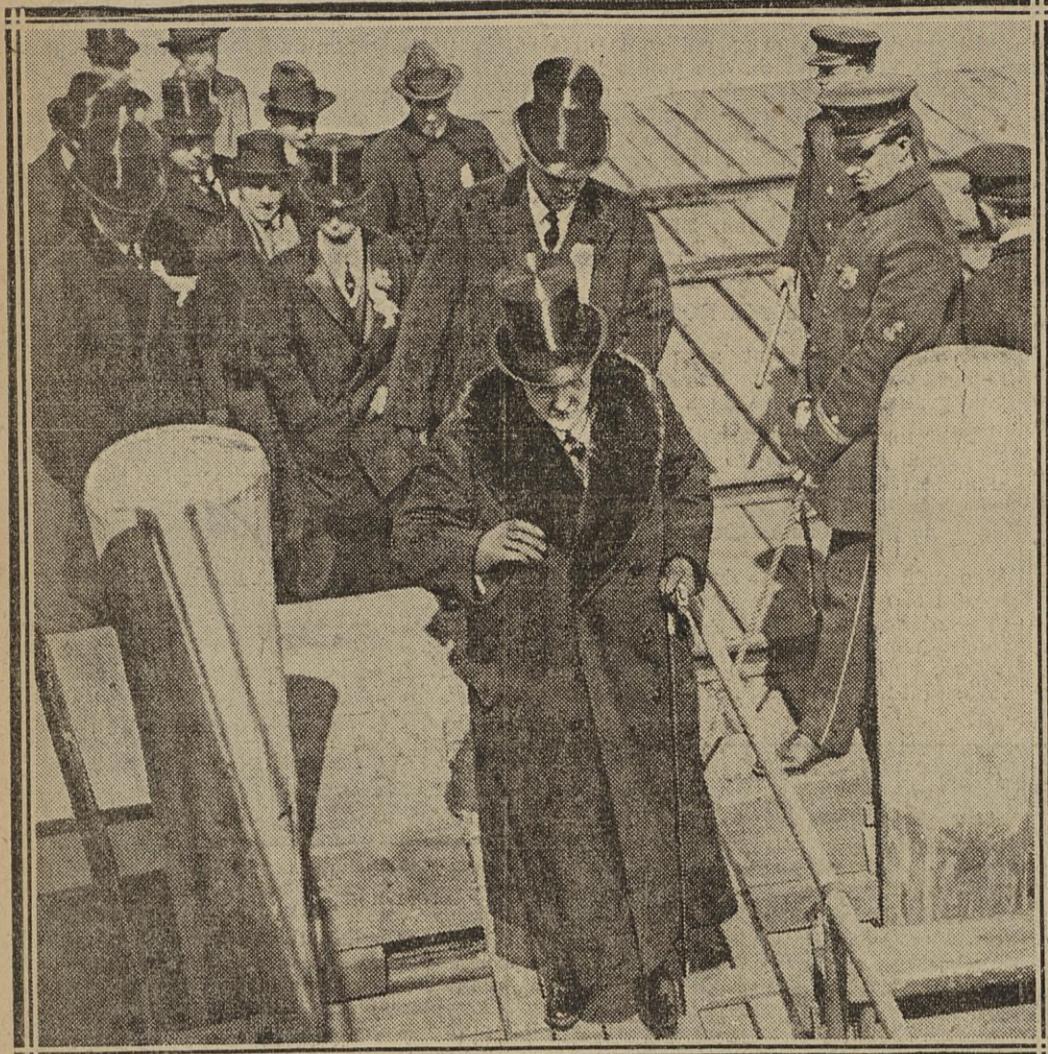
Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

VOUS AUGMENTEZ VOS RESSOURCES
si, grâce à la lecture des annonces, vous
faites des achats avantageux.

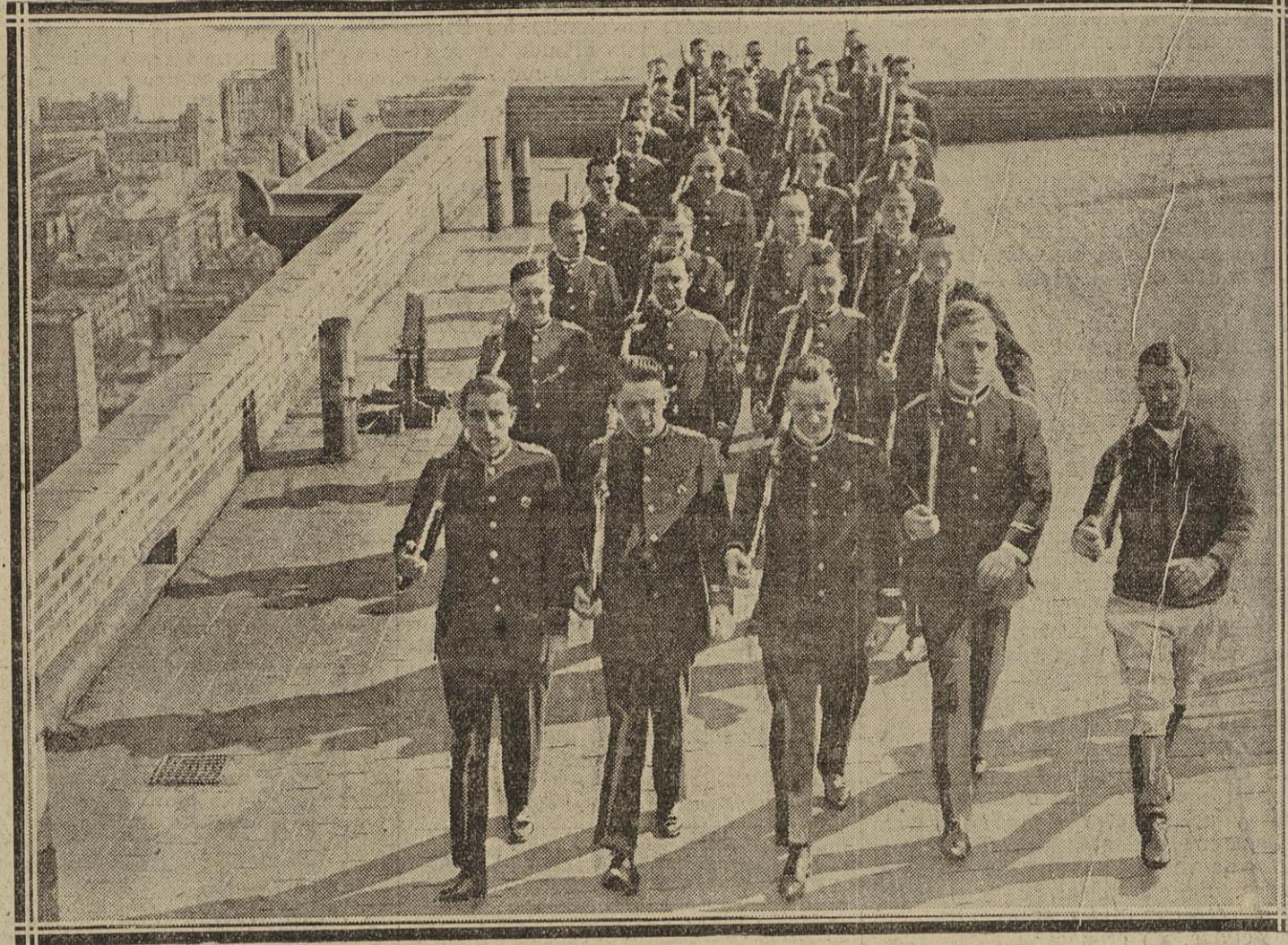
EXCELSIOR

SI VOUS NE LISEZ PAS
les annonces, comment connaîtrez-vous les
occasions dont vous pourriez profiter?

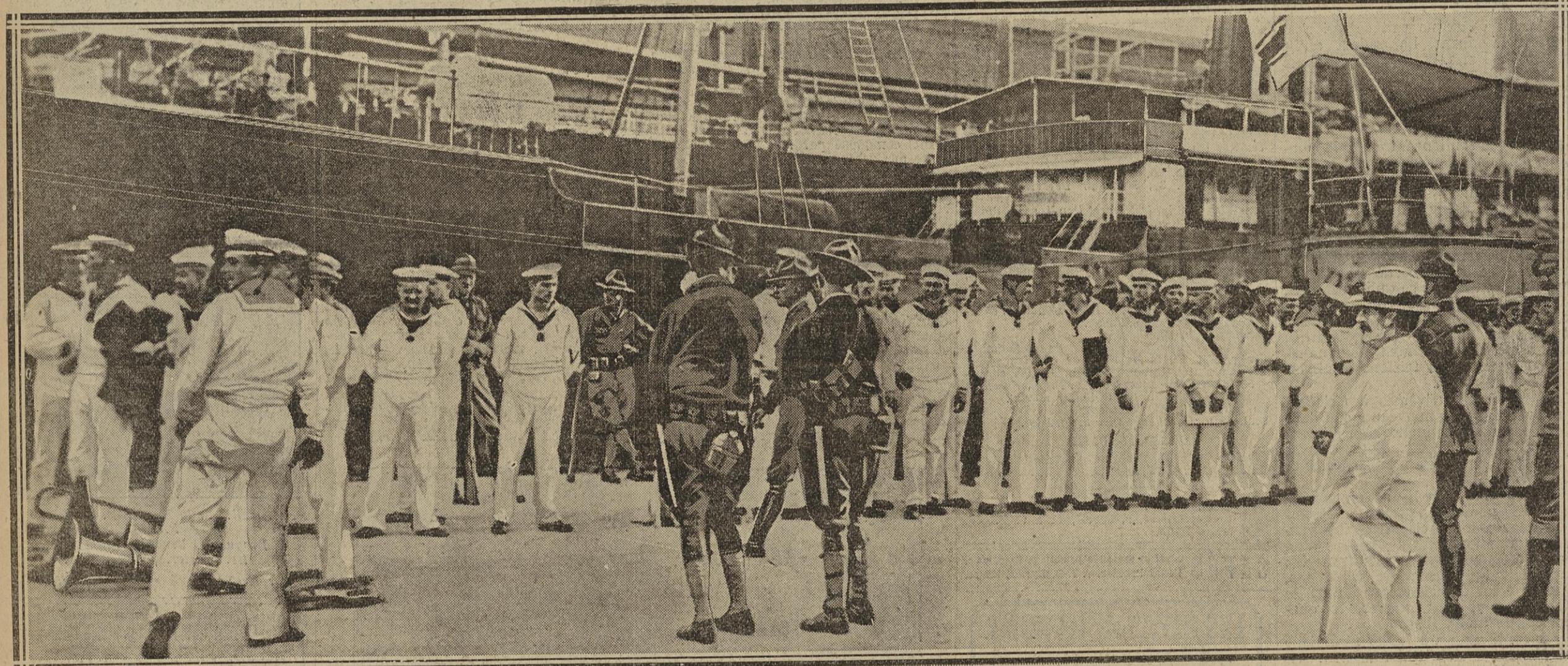
LA PRÉPARATION DES ÉTATS-UNIS A LA GUERRE



LE RETOUR DE M. JAMES W. GERARD



MILICIENS DE NEW-YORK S'EXERÇANT SUR LA PLATE-FORME D'UN GRATTE-CIEL



DES SOLDATS AMÉRICAINS METTENT EN ÉTAT D'ARRESTATION LES ÉQUIPAGES DE NAVIRES ALLEMANDS INTERNÉS

Avant même la déclaration du Président Wilson, les États-Unis agissaient presque comme s'ils étaient en état d'hostilité avec l'Allemagne. C'est ainsi que, tandis qu'ils procédaient à l'armement des navires marchands, ils ont singulièrement intensifié la

production de guerre. Voici : 1^o le premier pas, sur la terre américaine, de l'ambassadeur James W. Gerard, rappelé de Berlin; 2^o des volontaires de la milice nationale s'exerçant au maniement du fusil; 3^o des marins allemands arrêtés par des soldats américains.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

Les textes des "Petites Annonces" doivent être soumis préalablement au visa du commissaire de police :

A PARIS, du quartier de l'avenue des Départements, à celui du commissaire de police, ou à son décret du commissaire spécial du chef-lieu du département.

N. B. — Une simple légalisation de signature ou le visa du maire ne suffit pas.

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)

11, boul. des Italiens (2^e)

Entrée particulière

Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Huguenin-Paris.

TARIF AU MOT, basé sur les règlements en usage pour les dépêches télégraphiques

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux Petites Annonces.

OFFRES D'EMPLOI 0.25 le mot

SITUATION lucrative à 0.25 le mot

Jeunes gens et jeunes femmes par l'École Technique de Représentation, 58 bis, Chaussée d'Antin, Paris, louée par industriels. Cours oraux et par correspondance. Brochure gratuite.

Jeunes gens et jeunes femmes 12-14 ans, certifiés nés d'éduqués. Débours : 5 fr. 50 par jour. Auménaux successifs. Situations permanentes.

levard Poissonnière, 147, rue de Rennes, Paris

APPARTEMENTS MEUBLÉS 0.25 le mot

9, rue Greffulhe, 16e

Saint-Lazare. Chambres avec ou sans salon, bains, ascenseur, téléphone; entièrement neuves.

VENTE ET ACHAT 0.30 le mot

DE PROPRIÉTÉS 0.30 le mot

J'envoie franco liste de

2.000 immeubles à vendre ou louer. Boisselot, rue du Rocher, 55.

ALIMENTATION 0.25 le mot

Les produits des fermes et maraîcheries sont proposés à toute personne qui désire faire des achats.

Le poisson et les fruits

de mer sont livrés par

un poissonnier, rue de

la Paix, 15, rue d'Astorg.

La Flèche.

CHIENS 0.25 le mot

Merveilleux LOULOUS

toutes nuances et toutes

couleurs. Beaucoup de rares.

LCNGEON, Lissieu.

LEPONS 0.20 le mot

Portraits, Peinture Pas-

te, Miniature, Aquar-

elle, Fusain, Léons. Madame LESPAGNOL, 33,

rue Bayen (17^e).

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

SITUATION d'avance est

obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'École PIGIER,

52, rue de Rivoli ; 10, bou-

levard Grande-Armée.

ESTABLISSEMENT D'ÉLEVAGE

MARETTES, ouvert 1^{er} juillet

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

contre mandat-poste de

5 francs pour tous frais,

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

contre mandat-poste de

5 francs pour tous frais,

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

contre mandat-poste de

5 francs pour tous frais,

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

contre mandat-poste de

5 francs pour tous frais,

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

contre mandat-poste de

5 francs pour tous frais,

une des 25 collectivités

30 Iris, 45 Plantes viva-

6 Plantes grimpantes,

6 Arbustes fleurs, 6 Ar-

bustes feuillage, 6 Ro-

siers nains, 5 Rosiers

grimpants, 8 Lilles, 8

Plantes grimpantes, 6 Campanules, 8 Chrysanthèmes, 8 Dahlia, 8 Géraniums, 10 Oeillets

remontants, 30 Gladiolus

(de 1 cent 8 fr.), 60 Fra-

siéries, 15 Grosses fleurs

6 Arbres fruitiers, 4 Pêchers, 5 Poiriers,

5 Pomiers, 6 Vignes

SOINS HYGIÉNIQUES

Les remarquables qualités
détensives et antiséptiques
qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

son admission dans les Hôpitaux de Paris, en font, en outre, un produit de choix pour la Toilette des Dames.

Se méfier des imitations que son

succès a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Machines à coudre SINGER

Siège Social

102 rue Réaumur PARIS